

L'ATELIER

Il n'est pas facile d'écrire sur des amis. Mais on ne connaît bien que ce qu'on aime ou ce qu'on déteste. Le reste est indifférent. De toute manière j'écris d'humeur.

Mais cet atelier de lithographie et de taille-douce dans ce beau village sur les bords du Léman, qu'est-ce ? Quelle est son originalité ? Je ne connais pas d'autre endroit voué à la gravure, où tant de compétence s'accumule entre si peu de mains. Non seulement on y imprime impeccablement estampes et livres, mais souvent on édite, on organise des démonstrations, des stages, des expositions d'un haut niveau. Bref, on y produit et on y enseigne sans le vouloir. Plus tard on parlera peut-être d'une École de Saint-Prex à l'instar d'une École de Fontainebleau, d'une Académie de Bologne et de tant d'autres qui, dans des temps de laisser-aller, ramenèrent le travail des artistes sur ses fondements les plus élémentaires : les possibilités expressives qu'ouvre un métier bien compris. À l'atelier en tous cas, il n'y a pas de tour de main, de fabrication d'encre, de procédé oublié depuis longtemps qu'on n'y pratique, redécouvre ou invente. Le manque de temps y est inconnu. On s'aperçoit que « prendre le temps qu'il faut » est la mesure première pour l'obtention d'un bon produit. Mesuré aux règles économiques d'une entreprise, Saint-Prex est une calamité. Son père fondateur lui-même dit que « l'atelier est un défi à la saine gestion » et il invoque les patronages de Bakounine et de Breton et ce principe du *Manifeste* : « à chacun selon ses besoins ». À condition, toutefois, de n'en avoir pas trop.

Quand on connaît le peu de goût des artistes pour les contraintes de la vie collective, on est tout étonné de voir qu'ici il y a une large entente entre les artistes, peintres, graveurs qui forment l'équipe de base [...] qui travaillent ensemble depuis bien des années. Puis des stagiaires, généralement deux, eux aussi graveurs, dessinateurs, souvent anciens ou anciennes d'école des beaux-arts. On y sent bien les fameuses lignes de force de la dynamique de groupe qui joue à plein sans que l'atelier ait le moindre statut et qui tient ensemble par l'investissement et l'attraction réciproques des éléments.

Comme le dit Sarto dans son *Curriculum Vitae*, texte dense, parfois terroriste : « Ce que nous appelons l'atelier, c'est un ensemble mal défini de presses et de graveurs. En fait partie non pas qui veut mais qui peut. »¹ Cependant, dans la vaste maison de la Grand'rue, il y a toujours une place de travail pour ceux qui veulent mettre au point leur cuivre, dessiner leur pierre ou travailler à leur projet. Et je le dis d'expérience : l'atmosphère de l'atelier est entraînante ; on y trouve souvent le conseil qui débloque un élan enrayé et le savoir expert qui tire le maximum d'un support imprimant.

Un petit tour de propriétaire

- Rez-de-chaussée : atelier de taille-douce et de lithographie et local de stockage de papier, des cuivres, des pierres, de séchage et de rangement des épreuves.
- Le premier étage est voué à la vie sociale. Le repas pris en commun est l'un des points forts de la journée communautaire. Tirer la presse donne faim. Rares sont les jours où la table est réduite aux seuls artistes de l'atelier. Presque toujours on y trouve des amis de passage. Les conversations, qu'aucun moyen de communication de masse n'interrompt, roulent sur tous les problèmes de l'artiste dans la cité, le travail en cours, la cuisine de la gravure et celle des bons plats.
- Les deux autres étages qui, par ailleurs, débordent de livres de gravures et de documentation, sont réservés à l'habitation et à l'atelier de peinture de Sarto.

L'environnement

On dit la Suisse romande prosaïque, repliée sur les affaires de son terroir, peu portée sur les questions culturelles et artistiques. Je réponds que primo, ce petit pays a su freiner l'appétit de ses promoteurs et peut donc nous montrer villes et villages plaisants, que secundo, sa cuisine et ses vins restent partout honorables et que tertio, collectivités locales, entreprises et particuliers y soutiennent, sans phrases, les artistes en achetant et en passant commande.

Parmi les artistes qu'on rencontre à Saint-Prex, je nommerai en premier Albert Yersin dont la lente montée vers la notoriété est directement liée à son amicale collaboration avec l'atelier. Une partie notable des anciens et actuels membres de l'atelier étaient les élèves de ce maître graveur. Nulle part ailleurs, je pense, Yersin n'aurait trouvé cette « *Einfühlung* », empathie, des pressiers qui traduisent exactement la richesse des structures gravées par la subtilité de la gamme colorée tantôt transparente tantôt en relief, en un seul passage sous la presse. Mais ce qui est particulièrement vrai pour Yersin l'est autant pour tous ceux qui viennent faire imprimer ici. On vient ici des trois Suisses, de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, de Grèce, des Amériques pour voir passer une heure ou y rester un long moment, pour y faire un stage, aider ou réaliser une idée. Il n'y a pas de règle ni d'obligation. Juste les atomes crochus.

La production de l'atelier est considérable : plus d'une centaine de livres et d'albums, autour de deux mille estampes. Cette production a pris place dans la *Fondation William Cuendet & Atelier de Saint-Prex*², qui est accessible depuis l'inauguration du Cabinet des estampes à Lausanne³. [...]

Expositions et démonstrations jouent un rôle important car c'est là que l'atelier va à son public, sème la bonne parole, provoque le geste acquiescent et rend en général les gens plus intelligents. Qu'il s'agisse de la visite d'une école professionnelle dans les locaux de Saint-Prex, de la biennale de Venise, d'une invitation au Pratt Institute à New York, du Musée des Arts décoratifs à Lausanne, nos imprimeurs expliquent, démontrent individuellement ou collectivement avec enthousiasme, les arcanes de la gravure. Je prends l'exemple que j'ai vécu : l'exposition manifeste du Château de La Sarraz durant l'été 1974. Elle comprenait un choix de 65 estampes depuis Dürer que l'atelier tient pour significatives : un *coquillage* de Rembrandt et non pas la *Pièce aux cent florins*, un Piranèse des *Vasi-Candelabri* et non pas tel état célèbre des *Prisons* pour la pertinente raison que les grandes pièces souffrent presque toujours de la banalisation du battage culturel.

Parmi les pièces amoureusement choisies figurent tel billet de banque et tel timbre-poste pour la conduite impeccable et bien tempérée de l'outil. Le catalogue conçu par Sarto est un bon memento pour le connaisseur : « La présente exposition est née du sentiment d'insatisfaction que nous procurent la lecture de l'histoire de la gravure et la définition que donne de l'estampe le marché actuel. » L'expert en taille-douce fiduciaire Jacques Mathyer, dans sa contribution à cet opuscule, met les choses de la taille-douce au point et les décape des fioritures du discours esthétisant. L'affiche de l'exposition montre un agrandissement de la *Sainte Face* de Mellan, cette prouesse sacrilège. La partie magistrale de l'exposition est complétée tout naturellement par une exposition vente de la production de l'atelier et par un coin d'atelier où l'on imprime. Deux ans plus tard, une exposition similaire sera consacrée à la lithographie, de Senefelder à nos jours.

Souvent l'atelier se met en marche, la montagne va au prophète pour provoquer, initier (initium : commencement), convertir un public de plus en plus large. L'atelier n'aime pas les écoles, moins encore les écoles des beaux-arts car on y cultiverait le lieu commun. Je réponds : ces démonstrations sont de l'enseignement du meilleur aloi, mais j'ajoute aussi, l'enseignement est dans la nature des choses et des êtres vivants où l'initiation est la règle, l'invention est toujours un péché contre la nécessité et la routine, l'apanage de la révolte.

Les origines

Nous sommes en 1951, dans cette arrière-cour, verdoyante et paisible de la rue Saint-Jacques chez Georges Leblanc, où je venais d'installer avec Johnny Friedlaender un cours de gravure. *L'Atelier de l'Ermitage*, que nous appelâmes « station expérimentale » et dont le but était de « donner dans un esprit de collaboration fraternelle le goût de l'expérience de la recherche et les connaissances exactes indispensables pour pouvoir graver seul. »⁴ L'année d'après, mon ami Yersin nous adressa un jeune lausannois, Pietro Sarto, un de ceux qui avaient vraiment envie d'apprendre. Celui-ci dira plus tard qu'il trouvait à l'atelier « de la poésie et de l'humour dans la géométrie »¹. Revenu à Lausanne après ses années parisiennes, il monte en 1959, pour le compte de Pierre Cailler, les *Presses artistiques*, atelier de taille-douce et de lithographie où il fit entrer deux anciens élèves de Yersin.

Yersin et Prébandier, anciens du groupe *Graphies*⁵ et participants principaux du livre collectif *À la gloire de la main*⁶, leurs amis et élèves vont constituer le noyau central des Presses et leur groupement de graveurs *L'Épreuve* à l'instar du défunt *Graphies* dont ils avaient été des membres très actifs, va continuer pendant quelques années à propager la gravure bien faite. Comme c'était le cas pour *Graphies*, *L'Épreuve* meurt de son enflure.

En 1968, Sarto et ses camarades ouvrent à Villette, petit village du Lavaux, un atelier à eux qui bientôt s'avérera trop petit, les graveurs des *Presses artistiques* leur étaient restés fidèles. Et, trois ans après, ils installeront leur matériel dans la Grand'rue de Saint-Prex où l'aventure continue.

Je raconte cette histoire parce qu'elle me semble exemplaire car seuls les marginaux sont encore capables de produire ce peu d'oxygène, ces quelques objets authentiques qui nous permettent de ne pas étouffer dans l'ambiance de Bas-Empire qui est notre ordinaire. Mais comme le dit Sarto : « La mort d'une civilisation n'est pas la mort des hommes... »

Paris, 1979

Notes

¹ *Curriculum Vitæ* : Pietro Sarto-Jean Lecoultre, paru au Musée des Arts Décoratifs de Lausanne, 1976, à l'occasion d'une exposition-manifeste.

² William Cuendet avait réuni une collection importante d'estampes anciennes.

³ Actuellement l'hôte du Musée Jenisch à Vevey (note de l'éditeur 2008).

⁴ *Atelier de l'Ermitage* Paris, juin 1950.

⁵ *Graphies* groupe de graveurs réunis entre 1949 et 1951. Pour sa première exposition à la Galerie des Deux-Iles à Paris, l'invitation comportait un texte de Gaston Bachelard *À la gloire de la main*.

⁶ Ouvrage collectif, huit écrivains : Bachelard, Eluard, Lescure, Mondor, Ponge, de Solier (inédits), Tsara, Valéry et seize graveurs : Boumeester, Chastel, Courtin, Durand, Fautrier, Fiorini, Flocon, Gøtz, Prébandier, Richier, Signovert, Ubac, Vieillard, Villon, Vulliamy et Yersin, Paris 1949. 135 exemplaires dont les 26 premiers sont signés.

Ce texte a paru une première fois dans les Nouvelles de l'estampe, revue de la Bibliothèque nationale de France, de novembre-décembre 1979, N° 48.

Il a depuis été utilisé en tout ou partie dans divers ouvrages consacrés à l'Atelier de Saint-Prex.

Albert Flocon, né à Köpenich/Berlin en 1909 est mort à Paris en 1994. Elève d'Oskar Schlemmer au Bauhaus de Dessau, il quitte l'Allemagne en 1933 et s'installe en France. Graveur, théoricien de la perspective, il enseigna à Paris à l'Ecole Estienne et à l'Ecole d'architecture. Publia, entre autre, « Le Traité du burin », Blaizot, Paris 1953 repris en édition courante, Pierre Cailler, Genève et « Perspective curviligne » avec André Barre, Paris, Flammarion 1968.